



DOMINIQUE PALADILHE

Le Grand Condé

Héros des armées de Louis XIV

Pygmalion

LE GRAND CONDÉ

DU MÊME AUTEUR

Chevaliers de Légendes, Clovis.

À pied vers Compostelle, La Palatine.

Les Grandes heures cathares, Perrin.

Les Très Riches Heures de Bourgogne (prix Bourgogne 1971),
Perrin.

Les Papes en Avignon (Prix du nouveau Cercle, 1974), Perrin.

La Grande Aventure des Croisés, Perrin.

Le Roi Lépreux, Baudouin IV de Jérusalem, Perrin.

Simon de Montfort et le drame cathare, Perrin.

Les Routes cathares, Perrin.

La Reine Jeanne, comtesse de Provence, Perrin.

Seine-Port, son histoire, ses vieilles maisons, Éditions
Amatéis.

La Bataille d'Azincourt, Perrin.

Le Prince de Condé, histoire d'un crime, Pygmalion.

DOMINIQUE PALADILHE

LE GRAND CONDÉ

Héros des guerres de Louis XIV



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2008 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0008-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon ami de toujours,
le comte Jean Faydit de Terssac.*

*« Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années. »*
Le Cid, Corneille

I

LA JEUNESSE D'UN HÉROS

Le 8 septembre 1621, une grande agitation régnait derrière les fenêtres de la façade renaissance de l'hôtel de Condé. Cet hôtel, qui s'étendait entre les rues de Condé et Monsieur-le-Prince et joignait les jardins du Luxembourg, avait été édifié pour Antoine de Corbie. Après avoir appartenu à Gêrôme de Gondi, duc de Retz, Marie de Médicis l'avait donné à Henri II de Condé¹ lors de son mariage avec Charlotte de Montmorency.

Le grand émoi qui bouleversait l'austère demeure était provoqué par la princesse de Condé, « Madame la Princesse », comme on l'appelait alors, qui venait de donner naissance à un garçon, et ce qui était mieux encore, à un héritier. Pour célébrer ce merveilleux événement, Mme la Princesse était malheureusement seule. Henri de Condé, dit M. le Prince, se trouvait loin de là, enfermé dans sa forteresse de Montrond. Cette curieuse absence d'un père au moment de l'arrivée au monde d'un enfant s'expliquait par une certaine prudence

1. Voir annexe III.

LE GRAND CONDÉ

vis-à-vis de la cour, dominée par la volonté intraitable de Richelieu, mais surtout par la froideur, pour ne pas dire l'éloignement, qui séparait les deux époux depuis les troubles qui avaient agité leur union.

La princesse, née Charlotte de Montmorency, avait eu une adolescence fort mouvementée. L'éclatante beauté de cette jeune fille de seize ans avait été tout de suite remarquée par Henri IV, le Vert Galant. Pour avoir le plaisir de la revoir et de la contempler à son aise, il décida de la marier à un proche, son neveu Henri II de Condé. Mais comme la chair est faible, bien vite, il ne désira plus seulement la regarder de loin, il voulut la posséder tout entière, sans tenir compte de son mariage, ni de ses cinquante-sept ans face aux dix-sept de la jeune femme. Pour arriver à ses fins, il n'avait pas hésité à poursuivre le jeune couple jusqu'en terre étrangère, où il s'était réfugié pour fuir les assiduités royales. À son intrigue amoureuse, il n'avait pas reculé d'y mêler la politique et de mobiliser tout son personnel diplomatique. On ne sait comment cette affaire se serait terminée si le roi n'avait été assassiné, le 14 mai 1610.

Pendant tous ces événements, les relations entre les deux nouveaux mariés avaient été quelque peu troublées. Le prince reprochait à sa femme le peu d'empressement qu'elle mettait à se soustraire aux assiduités de son royal soupirant. Un certain froid dans le ménage en découla, qui persista même après la mort du roi. Les deux époux vivaient la plupart du temps séparés. En 1619, était né un premier enfant. Malheureusement, c'était une fille, Anne Geneviève. La venue d'un héritier, en ce jour de septembre 1621, ne pouvait donc qu'être une joie pour le père et toute la maison de Condé.

L'enfant reçut le prénom de Louis, celui de son aïeul, premier de la lignée des Condé. Ce nom avait été porté pour la première fois par Louis de Bourbon, frère d'Antoine de Bourbon, père du roi Henri IV, en 1558. Condé ou Candé est une appellation que l'on trouve fréquemment en France et qui désigne une ville – ou un village – située au confluent de deux rivières. On a longtemps hésité pour savoir de quel endroit

LA JEUNESSE D'UN HÉROS

Louis de Bourbon avait pris le titre. Était-ce Condé-sur-Escaut qui avait appartenu à sa famille ou Condé-en-Brie ? D'après un document daté de 1558, dans lequel le prince s'intitule pour la première fois prince de Condé, figure sur la liste de ses possessions le château de Condé-en-Brie ; de cette Brie où ils possédaient d'autres domaines, ce qui laisse à penser que c'est bien là l'origine du nom.

Henri II de Condé n'était donc pas présent pour accueillir son fils. Il était dans son gouvernement du Berry, au château de Montrond¹. Cette puissante forteresse, qu'il venait d'acheter au duc de Sully, se déployait au sommet d'une haute butte, dominant le Cher et sa vallée. À ses pieds se blottissait le petit bourg de Saint-Amand. Un cercle de hautes et fortes murailles protégeait une vaste esplanade au milieu de laquelle s'élevait le château proprement dit. Cet ensemble permettait de loger une bonne garnison avec laquelle on pouvait tenir tête et repousser tout agresseur. Le sentiment de sûreté que l'on y éprouvait en faisait pour le prince un havre de paix et de repos.

Catholique sincère – contrairement à ses prédécesseurs qui, tous deux ardents protestants, avaient été mêlés à toutes les guerres intestines –, Henri II n'en avait pas moins eu à souffrir de la politique de la régente, Marie de Médicis. Il avait même tâté de la prison pendant quelque temps. Depuis la mort de Henri IV, le royaume avait vécu dans la confusion. Il y avait eu le gouvernement de Concini, cet Italien dont s'était entichée la régente et qui avait suscité bien des oppositions avant de se terminer en drame. Puis, le conflit d'influence qui avait éclaté entre, d'un côté, le jeune roi et son favori, Charles d'Albert, duc de Luynes et, de l'autre, sa mère conseillée par l'évêque de Luçon, le futur cardinal de Richelieu. Tout cela se passait sur un fond de guerre avec les protestants qui s'étaient révoltés contre l'autorité royale et dont l'épisode le plus célèbre fut le siège de La Rochelle. Ballotté entre les uns et les autres, Henri de Condé, lassé d'avoir combattu les

1. Aujourd'hui, Saint-Amand-Montrond.

LE GRAND CONDÉ

huguenots de sa région, était venu se mettre au calme dans son château.

La nouvelle de cette heureuse naissance lui fut portée par une députation des Messieurs de la ville de Bourges, que l'on avait pu avertir dès le 9 septembre, et qui s'empressaient de venir complimenter leur gouverneur. Loin de se précipiter à Paris pour contempler son héritier, M. le Prince attendit à Montrond que son épouse se fût remise de ses relevailles et vînt le rejoindre dans son château. La prudence l'inspirait encore. Il y reçut les compliments de Louis XIII, le 17 septembre. Compliments assez froids, où perçait un certain dépit à l'égard de son cousin, heureux père d'un fils, tandis qu'il n'avait toujours pas d'enfant. En revanche, le duc de Luynes, qui bénéficiait de toute la faveur royale, lui transmit ses félicitations en des termes qui auraient pu ne pas plaire au roi. Ne disait-il pas : « Nul plus que moi n'ayant intérêt à ce bonheur à vous arrivé ; le Roi y profite, c'est un étanson à la couronne de France, c'est faire regorger la source du sang royal, c'est oster aux meschants l'espérance de la voir tarir en France. » En effet, dans la conjoncture d'alors, Louis XIII pouvait fort bien ne pas avoir d'enfants, après neuf ans de mariage stérile, et de même son frère, Gaston d'Orléans, qui n'était pas encore marié. Dans ce cas, la couronne serait alors passée aux Condé.

Lorsqu'il accueillit son fils, M. le Prince espérait sans doute voir en lui un descendant digne de ses aïeux, digne de son nom ; mais comment aurait-il pu prévoir qu'il serait un être d'exception, qu'il porterait la gloire de son nom au-dessus de tous ses prédécesseurs, un nom qui serait révérend à travers toute l'Europe et le resterait toujours ? Sans que personne pût s'en douter, un héros digne des romans de chevalerie était né.

À Montrond, à l'écart de tous dangers et de toute conspiration, le soin de ce nouveau-né qui pouvait devenir un jour roi fut confié, selon la coutume – une dame de haut rang ne s'abaissait pas à nourrir et à s'occuper de sa progéniture –, à quelques femmes sous l'autorité de Dame Perpétue Lebègue. C'était une grande marque de confiance tant un tel héritier devait être particulièrement soigné. Il resta entre ces mains

féminines jusqu'à l'âge de cinq ans. On avait attendu jusque-là avant de le faire baptiser, car son père désirait que la cérémonie revêtît un caractère solennel et que son fils fût en état d'y participer. Ce baptême qui l'intronisait dans la communauté chrétienne allait, dans le même temps, le faire entrer dans le monde. À cette occasion, il reçut, en tant qu'aîné, le titre de duc d'Enghien¹. Dès lors, on l'appela non pas Monsieur le duc d'Enghien mais, suivant une coutume récente, tout simplement Monsieur le Duc, comme on appelait son père Monsieur le Prince.

Le baptême eut lieu à Bourges, capitale du Berry, le 6 mai 1626. Deux jours avant, la noblesse, la bourgeoisie et le clergé étaient accourus pour accueillir l'enfant aux portes de la ville comme un haut personnage. Il y eut à subir cinq discours fort ennuyeux dont il ne retint sans doute pas grand-chose. Ses parrain et marraine désignés devaient être le roi et la reine mère mais, comme ils n'avaient pu se déplacer, ils s'étaient fait représenter par le duc Henri II de Montmorency, oncle de l'enfant. Avec cet oncle qui le tint par procuration sur les fonts baptismaux, il allait avoir bien des points communs dans l'esprit comme dans le caractère ; la même fougue, le même courage qui lui masquèrent parfois la réalité politique. Le rôle de la marraine fut tenu par la princesse douairière de Condé, sa grand-mère, remplaçant la reine mère.

Pour magnifier ce grand jour, on lui avait fait porter un joli costume de velours bleu, rehaussé d'argent. Son père lui-même, souvent fort négligé, avait bien voulu, pour marquer la solennité de l'événement, se parer d'un élégant habit de drap gris tout battu d'or et d'argent.

Dans la somptueuse cathédrale Saint-Étienne, digne de fastes royaux, toute vibrante des mille éclairs de ses vitraux, ce fut l'archevêque de Bourges en personne, Monseigneur Roland Hébert, qui officia. Nullement intimidé, l'enfant répondit parfaitement aux questions rituelles et récita son *Credo* en français comme en latin.

1. Le nom d'Enghien venait d'une ville de Belgique qui leur était venue par une alliance avec les Luxembourg.

LE GRAND CONDÉ

Malgré la magnificence de la fête, car Monsieur le Prince avait voulu que tout soit parfait pour son fils, une certaine inquiétude régnait parmi les convives. On venait d'apprendre la découverte de la conspiration des comtes d'Ornano et de Chalais contre Richelieu, dont les conséquences furent tragiques. Malheureusement pour lui, le duc de Montmorency, loin d'en tirer des leçons de prudence, se laissa entraîner sur la pente fatale qui le mena à la mort.

Après les festivités du baptême, Enghien fut renvoyé à Montrond pour y mener la vie des enfants de son âge. Déjà très conscient et fier de son rang, il s'amusait à organiser avec les galopins de Saint-Amand des petites batailles dont il était évidemment le chef. Il est vrai qu'autour de lui retentissait sans cesse le bruit des combats contre les ennemis extérieurs comme intérieurs. Son père ne venait-il pas de faire chasser *manu militari* les huguenots qui se trouvaient à Saint-Amand après les avoir combattus dans le Midi ? En grandissant, Enghien afficha vite un caractère curieux de tout. S'intéressant à tout ce qu'il voyait, il questionnait sur leur métier ceux qui travaillaient dans le château, en particulier l'ingénieur Sarasin, chargé de restaurer les murailles et qui était devenu en quelque sorte son mentor. Mais, pour M. le Prince, cette jeunesse insouciante ne devait pas durer. En 1629, il décida que M. le Duc – qui avait maintenant huit ans – entrerait chez les Jésuites à Bourges. Ce choix fait par un descendant de farouches huguenots ne manquait pas de piquant. En fait, il correspondait à la nouvelle renommée que venait d'acquérir cette célèbre compagnie. Tout le monde chantait les louanges de son enseignement pour sa modernité et son efficacité. M. le Prince voulait que son fils reçût la meilleure éducation possible. Ce désir contredit, encore une fois, la légende suivant laquelle les seigneurs de l'époque étaient de grands ignorants qui ne savaient ni lire ni écrire.

Les Jésuites dispensaient alors leur enseignement à Bourges. Il fallut donc quitter le repaire de Montrond et les jeux au grand air, et puis gagner la capitale berrichonne. Ce fut un changement radical.

LA JEUNESSE D'UN HÉROS

Son arrivée à Bourges pour rejoindre ses nouveaux maîtres ne se fit pas dans la simplicité. Cet enfant de huit ans fut accueilli avec le faste et les honneurs dus à un grand prince. Il fut obligé d'écouter de nombreux et fastidieux discours et d'accepter des cadeaux de toutes sortes. Il descendit ensuite au « Logis du Roi », en attendant que l'on eût fini de lui aménager l'ancien palais Jacques Cœur. De là, il n'avait pas loin à aller au collège Sainte-Marie, rue Mirebeau, où l'attendaient les Jésuites. Son père avait expressément demandé qu'il suivît les mêmes cours, avec la même discipline que les autres élèves. Toutefois, dans la classe où il se trouvait, pour marquer la différence de rang qui le séparait de ses autres condisciples, sa place avait été isolée par une petite balustrade dorée.

Les leçons que lui prodiguèrent les régents de l'établissement, le père Gouthière et le père Lejeune, en dehors de la langue française, furent principalement le latin. Très vite, il apprit à lire couramment des auteurs comme Tite-Live, Tacite ou César, chez lesquels étaient célébrés les grands hommes de l'Antiquité. Très doué, il lisait non seulement le latin, mais l'écrivait sans difficulté¹, maniant même la poésie dont il connaissait toutes les règles pourtant fort compliquées. On possède de lui plusieurs poésies latines ainsi que des lettres écrites dans cette langue à son père. Le droit vint compléter ses connaissances. M. le Prince suivait attentivement les progrès de son fils et se faisait rendre compte de toutes ses activités. Il veillait à ce que personne ne vînt le déranger pendant ses études, pas même sa mère. Il n'avait de repos que les dimanches et jours de fêtes auxquels s'ajoutaient trois mois de vacances. Durant ses temps de loisir, le jeune duc revenait à Montrond et s'adonnait volontiers à la chasse pour laquelle il avait pris tout de suite une grande passion. Du haut du château, il pouvait contempler la cime des arbres des forêts avoisinant Montrond, les bois de Meillant et les jolis vallonnements de la campagne où il assouvissait son besoin d'action.

Pour surveiller son éducation, M. le Prince avait nommé un gentilhomme, M. de la Buffetière, d'un caractère un peu

1. Voir annexe I.

LE GRAND CONDÉ

rigide, qui réfrénait ses goûts pour les exercices violents, ainsi qu'un précepteur, le père Pelletier, qui achevait son instruction. Ce dernier était beaucoup plus indulgent à l'égard de son élève et se révoltait souvent devant la dureté du gentilhomme. Scandalisé, il écrivit au prince : « M. de Montreuil, M. Mérille sont aussi indignés de la dureté de M. de la Buffetière pour ce petit prince si obéissant et si appliqué. »

Cette éducation très poussée dura six ans, à la fin desquels il était devenu un parfait érudit. En dehors du latin qu'il parlait comme le français, il connaissait l'histoire, la philosophie, avait des notions sur les sciences et le calcul. Il soutint plusieurs thèses qu'il dédia, par un acte d'habile politique, soufflé probablement par son père, au roi et à Richelieu. Il était bon de faire oublier les conséquences de la révolte de Gaston d'Orléans où avait été mêlé son oncle Montmorency. Le malheureux venait de payer de sa tête sa téméraire et folle équipée, dans la cour du Capitole de Toulouse¹.

M. le Duc avait maintenant quinze ans, il était robuste et bien fait, quoique un peu petit pour son âge. Condé pensa qu'il était temps qu'il fût présenté au roi. Quittant Bourges et les Jésuites, il arriva le 19 janvier 1636 à Paris, l'année de la création du *Cid*. Après sa présentation et une visite au parlement, il alla voir sa mère qui résidait au château de Saint-Maur, dans la vallée de la Marne, qu'elle avait acheté à Marie de Médicis. Cette mère, il la connaissait à peine, car il avait eu peu l'occasion de la voir tant son père s'était efforcé de l'écarter de son éducation. Sa présence auprès d'elle fut brève. M. le Prince, craignant toujours l'influence maternelle, désira qu'il vienne le rejoindre dans son nouveau gouvernement de Bourgogne. Il pensait sans doute qu'un séjour trop prolongé dans la capitale pour un jeune homme encore peu expérimenté des choses du monde pouvait lui être néfaste.

Dijon était une ville suffisamment importante pour qu'il y puisse parfaire ses connaissances. En outre, le prince préparait

1. Il avait tenté de soulever le Languedoc, dont il était gouverneur, et avait livré la bataille de Castelnaudary où il avait été vaincu et fait prisonnier, grièvement blessé.

LA JEUNESSE D'UN HÉROS

une grande expédition en Franche-Comté et il ne trouvait pas mauvais que son fils se familiarise avec tout ce qui concernait la guerre.

On était alors engagé dans ce que l'on a appelé la guerre de Trente Ans. Commencée par un conflit entre les États protestants d'Allemagne et les catholiques, la lutte s'était élargie et Richelieu y avait fait intervenir la France au côté des protestants afin de contrer les deux grandes puissances catholiques qu'étaient à ce moment l'Autriche et l'Espagne. Nos alliés, en revanche, étaient les Suédois, les Hollandais et le duc de Saxe-Weimar. Si bien que les troupes que l'on menait au combat étaient souvent composées de contingents fort divers. Condé avait été chargé d'engager une action contre la Franche-Comté qui dépendait de l'Espagne. Mais, s'il était habile en politique, M. le Prince ne l'était guère sur les questions militaires.

Il allait en être tout autrement de son fils. En effet, celui-ci, dans les études qu'il avait reprises avec les Jésuites, préparait déjà son âme aux grandes actions. Il écrivait à son père alors en campagne : « Je lis avec contentement les héroïques actions de nos rois pendant que vous en faites de très dignes en me laissant un bel exemple et une sainte ambition de les imiter et ensuivre quand l'âge et la capacité m'auront rendu tel que vous me désirez. » Admiratif des héros antiques, il dut entendre vanter les mérites de celui de la nouvelle pièce de M. Corneille que l'on donnait à Paris, *Le Cid*. L'élève de Dijon pouvait-il se douter qu'un peu plus tard, il pourrait dire à son tour : « Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années. »

En revanche, l'expédition de M. le Prince avait mal tourné et il s'était vu contraint de battre en retraite avec l'ennemi aux trousses. Le pire fut cependant qu'avec l'invasion se déclara une épidémie de peste. Devant ce double danger, le père Pelletier jugea prudent de faire quitter Dijon à son élève. Il lui trouva refuge à Avallon, chez une vieille demoiselle. Il fut soigné, dorloté par cette aimable personne qui s'appliquait à ce qu'il ne manquât de rien. Il lisait un peu, chassait pour se distraire, mais se laissait aller à trop bien manger. La peste

LE GRAND CONDÉ

s'étant approchée d'Avallon, il dut quitter ce havre de paix pour se rendre à Auxerre avant de regagner finalement Paris.

Ainsi, au début de l'année 1637, on le fit entrer à l'Académie royale pour la jeune noblesse qui se tenait rue Vieille-du-Temple. C'était une sorte d'école militaire où l'on enseignait l'escrime, l'équitation, mais aussi les mathématiques, la géographie, l'art des fortifications, des relevés de plans, etc. Ce qui n'empêchait pas qu'on leur apprît en supplément les bonnes manières afin d'être apte à se bien tenir à la cour. Fort appliqué, le jeune duc excellait en tout. Très habile cavalier, il remporta le prix du jeu de bagues qui consistait à enlever avec une lance au galop un anneau pendu à une potence. Il avait maintenant un maintien parfait avec une belle prestance qu'il avait acquise par l'art de la danse. Il plaisait beaucoup malgré un physique ingrat, en raison de son grand nez qui s'allongera plus tard pour devenir, comme le bec d'un aigle, prêt à fondre sur l'ennemi.

M. le Prince, qui n'appréciait guère la vie que menait sa femme, entourée d'une petite cour frivole, faisait tout ce qu'il pouvait pour l'empêcher de distraire son fils. Mais la princesse, forçant les consignes, avait réussi à l'attirer à l'hôtel de Condé ainsi qu'à Saint-Maur. Il y rencontrait tout le monde galant de l'époque, que ce soit la marquise de Rambouillet, Mlle de Scudéry, Voiture ou Balzac. Ce ne fut pas sans déplaisir qu'il fréquenta l'essaim de belles jeunes filles qui entouraient sa très jolie sœur, Anne-Geneviève. On peut dire qu'il était alors parvenu à être un prince accompli. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à faire montre de toutes les qualités qu'il avait apprises.

Il avait dix-sept ans quand le roi, qui avait eu l'occasion d'estimer son caractère, voulut lui confier le gouvernement de Bourgogne en l'absence de son père appelé à la tête des armées de Guyenne. En avril 1637, il fut donc reçu au parlement de Bourgogne avec tous les honneurs dus à sa nouvelle fonction. Toutefois, avant de lui laisser l'entière responsabilité d'une si lourde charge, son père jugea prudent de lui adjoindre un conseiller dont il devait obtenir l'avis favorable avant de prendre une décision sur tous les sujets importants. La

Mise en page
PCA Rezé

N° d'édition : L.01EUCNFD0831.N001
Dépôt légal : février 2008

